

herbes nous barrent le chemin. Nous avançons à tâtons. Nous savons qu'il y a tout près une grange en ruine ; la voilà, nous y déposons nos paniers. Nous n'avons pas à craindre les ours qui ont déserté cette île depuis longtemps, chassés sans doute par la férocité des indigènes. Du reste, deux ou trois ours, sur ces bras, nous auraient donné moins d'embarras que ce qui nous attendait.

S'il est une terre pour chaque famille d'insectes, j'ose dire que l'île aux Ours est la terre des maringouins, tant ils y sont nombreux et despotes. A peine avons-nous déposé nos paniers que ces gracieux *animalcules* s'abattent légion sur nous. C'était le commencement de la réception. Les ténèbres du reste les favorisèrent et leur ouvrirent toutes les portes.

Chacun de s'armer d'une branche de sapin, et de frapper impitoyablement les agresseurs.

Force me fut de mettre immédiatement le haut de mes bas par-dessus mes pantalons, afin de mettre mes genoux à l'abri.

Il n'y avait pas à lambiner, il fallait au plus tôt chasser ces suceurs de sang.

— Allons, les amis, des fagots.

Chacun apporte le sien.

La lumière se fait avec accompagnement de fumée.

Pendant quelques instants, nos ennemis nous donnent un peu de repos — la fumée sans doute leur donnait des nausées. Il nous fut donc possible de nous installer et de causer un peu. Nous avons à notre disposition des planches, des couvertes et des oreillers. Chacun de se faire un petit lit près du feu et de prendre une beurrée avec un verre de bière.

* * *

Il est dix heures.

Halte-là ! semblent alors nous crier nos suceurs de sang. Les 6 millions 250 mille maringouins que nous avons rencontrés plus haut, étaient-ils venus au secours de leurs frères de l'île, je l'ignore, n'ayant pas eu le loisir d'étudier la question !